

XYZ. La revue de la nouvelle



Le gâteau

Sylvie Gendron

Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, S. (1998). Le gâteau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 92–94.

Le gâteau

Sylvie Gendron

À Pierre

Mes parents ont vendu leur dépanneur il y a quelques semaines. Ils ont pris leur retraite le 17 octobre dernier. Le lendemain soir, on les a invités au restaurant pour souligner leur quarantième anniversaire de mariage. Pour l'occasion je suis allée chez la coiffeuse, une anglophone qui casse son français de manière amusante, mais qui prend les cheveux au sérieux. Je suis brune. J'ai décidé de devenir blonde. Mary — c'est le nom de la coiffeuse — m'a demandé pourquoi. Je lui ai raconté : la fête qu'on avait préparée pour le quarantième anniversaire, le goût d'une nouvelle robe et celui d'une nouvelle tête. Je lui ai dit qu'on avait réservé une table au restaurant, qu'ensuite j'avais invité tout le monde chez moi pour la soirée, qu'on y donnerait les cadeaux après avoir mangé le gâteau... Jusque-là, rien de compromettant, les banalités habituelles.

Puis la conversation a déboulé. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Mary m'avait mis un casque en plastique sur la tête. Ça me donnait un air assez ridicule. Mary ne riait pas. Elle a l'habitude. Je l'ai dit, elle prend vraiment son travail au sérieux. Le casque était percé de petits trous par lesquels on pouvait sortir, à l'aide d'un instrument en métal, la quantité de cheveux nécessaire. Est-ce parce que j'avais l'air de plus en plus ridicule que je me suis mise à parler, à parler sans arrêt, à tout raconter ? Pour me rendre intéressante ?

J'ai parlé du gâteau, un Palais Royal sur lequel, après avoir hésité très longtemps, j'avais fait écrire : « Quarante ans de bonheur ! » J'irais le chercher cet après-midi, en sortant du salon de

coiffure. J'imaginai la tête de mes parents. « Quarante ans de bonheur ! » C'est pourtant l'inscription que tracerait le pâtissier. Ces quatre mots vanillés effaceraient-ils la fausse couche de ma mère, son hystérectomie à dix-neuf ans, sa lutte dans la famille pour nous faire accepter comme ses trois enfants naturels, l'alcoolisme de mon père, les nuits blanches à l'attendre, les Valium, les infidélités de mon père, les nuits blanches, les Valium, les émeraudes et les diamants du pardon chaque Noël, les menaces de divorce, le congédiement de mon père, le chômage ? Quarante ans de bonheur ? J'en doutais de plus en plus...

Mary, à l'aide de deux pinceaux, appliquait tour à tour deux teintures différentes, une blonde, une châtaine, pour créer des reflets, m'avait-elle expliqué. Je n'arrivais plus à imaginer la tête que j'aurais dans quelques heures. Est-ce pour cela que je continuais de parler ?

Le delirium tremens. Les Alcooliques anonymes. La nécessité de trouver un nouvel emploi. L'achat d'un petit commerce à Pointe-aux-Trembles. Les journées de seize heures. La puanteur des raffineries. Les jambes boursoufflées de ma mère. Son diabète. Les clients qui l'insultent à cause du prix d'un litre de lait, d'un paquet de cigarettes. La puanteur des raffineries. Quarante ans de bonheur ? Ma sœur qui vole à pleines mains dans la caisse. Les histoires de drogue. Sa grossesse. Son mariage. Sa fausse couche après sept mois. Mes parents qui assistent à l'accouchement, impuissants. Pour la deuxième fois. Les histoires de drogue. Son divorce. Ses mensonges. Sa chute d'un deuxième étage. Mes parents qui l'accueillent, toujours impuissants. Sa convalescence. La morphine. L'inquiétude de ma mère. Les nuits blanches. Les *Valium*. La lutte de mon père pour ne pas recommencer à boire. Les Alcooliques anonymes. Quarante ans de bonheur ? La contrebande de cigarettes. L'ouverture des supermarchés jusqu'à vingt-deux heures, puis le dimanche. La contrebande de cigarettes. Les petits commerces en chute libre. L'employée préférée qui vole à pleines mains

dans la caisse et sur les étagères. Pendant sept ans. La trahison. Pour la deuxième fois. Ne pas recommencer à boire. Les Alcoo- liques anonymes. Un jour à la fois. Quarante ans de bonheur ?

Était-il trop tard pour demander au pâtissier d'effacer le message, d'écrire tout simplement « Bon anniversaire de mariage », rien de compromettant, la banalité habituelle ?

Mary avait terminé son travail. Je suis revenue à moi, mais j'étais méconnaissable.

Je me suis dépêchée de payer, puis j'ai demandé à télépho- ner à la pâtisserie. Malheureusement, le gâteau était prêt, déjà glacé. C'était trop tard. Je ne pouvais plus reculer. Le soir, au moment d'ouvrir la boîte qui contenait le gâteau, j'étais ner- veuse. Mon père était à côté de moi dans la cuisine. Les invités prenaient un verre au salon devant le feu. « Quarante ans de bonheur ! » s'exclama mon père. « Ça, c'est vrai », dit-il en m'em- brassant.